

Saint-Etienne-de-Boulogne

Discours 11 novembre 2015

Il y a 100 ans, en ce 11 novembre 1915 il a fallu se rendre à l'évidence. La guerre éclair promise l'année précédente par les dirigeants et les états-majors français comme allemand s'était transformée en une longue et lente agonie, au fur et à mesure que les positions de deux armées se figeaient et que les lignes s'enterraient dans les tranchées.

L'année 1915 est celle de l'apparition de nouvelles armes dont les armes chimiques.

Le 22 avril 1915, en fin d'après-midi, non loin d'Ypres, un lourd nuage vert-jaunâtre flottant à un mètre du sol se forma devant les tranchées allemandes et commença, poussé par un vent léger, à dériver lentement vers les lignes françaises. Près de 150 tonnes de chlore venaient d'être lâchées dans l'atmosphère. Quinze minutes plus tard, l'infanterie, en arrière du nuage toxique, se lançait à l'offensive. L'effet du gaz fut immédiat, effroyable. Épouvantés, suffoquant, des centaines de fantassins se ruèrent vers l'arrière à la recherche d'un air respirable, sans que rien ni personne, hormis l'asphyxie, ne puisse arrêter leur course folle. Au fil de leur progression, les troupes découvraient un paysage d'apocalypse. Les morts au teint verdâtre côtoyaient les agonisants dont le corps était secoué de spasmes violents, et la bouche emplie d'un liquide jaunâtre - l'attaque fit environ 3 000 morts et 7 000 blessés

L'aviation nouvelle alors sert à conduire les tirs d'artillerie, et les dirigeables permettent les premiers bombardements de civils.

« A deux heures et demie, un aéroplane allemand survole nos positions. Nous étions repérés, et vingt minutes après, le premier obus éclatait à six pas de moi. J'ai été soulevé, projeté à cinq mètres, tout le corps anéanti, couvert de sang. [...] Mon ami, que c'est laid la guerre moderne ». Lettre de Jean de Pierrefeu

Mais toute cette sophistication qui apparaît dans l'art de la guerre ne sert à rien et le front n'a quasiment pas bougé entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre 1915.

Entre erreur tactiques et de commandement aujourd'hui mise en évidence et équilibre des forces, la guerre s'enlise en cette année 1915 et devient plus meurtrière que jamais auparavant. L'année 1915, c'est celle des offensives militairement aussi inutiles les unes que les autres : en Champagne, dans la Woëvre, en Artois, dans les Vosges... Résonnent encore les noms de Notre-Dame-de-Lorette, les Eparges, le "saillant de Saint-Mihiel", la crête de Vimy, "le Vieil Armand", Neuve-Chapelle, et puis Verdun déjà ! Mal préparées par un état-major qui n'a pas compris la guerre industrielle et ne s'y est pas adaptée, le bilan de l'année 1915, est effrayant : 112000 hommes tombés en Artois pour une avancée du front de 4 kilomètres, 182 000 victimes pour un gain de 5 kilomètres en Champagne. Dans toute son horreur un chiffre parle, froidement, mais explicitement : pour un mètre de terrain gagné alors, ce sont 36 poilus sacrifiés !

Adolphe Weguel écrit « Notre tranchée a une longueur de 100 mètres. Elle est profonde d'un mètre et la terre a été jetée devant, si bien que l'on peut passer debout sans être vu. Elle est très étroite et par endroits, on a creusé plus largement pour pouvoir se croiser quand on se rencontre. Dans le fond, on creuse de petites caves où un homme peut se coucher pour se protéger des obus. ».

André Fribourg « Voilà près d'un mois que je ne me suis ni déshabillé, ni déchaussé; je me suis lavé deux fois : dans une fontaine et dans un ruisseau près d'un cheval mort ; je n'ai jamais approché un matelas ; j'ai passé toutes mes nuits sur la terre. On dort un quart d'heure de temps en temps. [...]. On dort même sous la fusillade. Le silence seul réveille. [...].

La pluie approche. Une goutte tombe sur mon képi. Après une heure, la pluie redouble : c'est l'averse. Accroupis dans la tranchée, nous attendons. L'uniforme s'imprègne brin à brin. Après trois heures, je sens comme un doigt froid sur ma chair. C'est l'eau qui pénètre. Manteau, veste, chandails, chemise ont été traversés. Après quinze heures, il pleut. La nuit froide glace l'eau dont nous sommes revêtus. Après vingt-quatre heures, il pleut. La canonnade redouble. Je me baisse, je me couche au fond de la tranchée, dans l'eau. Après deux jours, il pleut »

Nos arrières grands-pères, nos grands-pères, nos pères, ont connu l'horreur absolue de l'inanité du combat mêlé au sentiment d'abandon, que la gloire de l'histoire nationale ne parvient plus à masquer cent ans après.

Cette année 1915 est justement aussi celle des premières mutineries qui témoignent de l'état de désespérance des soldats. Sur les 600 fusillés de l'armée française entre 1914 et 1918, 400 sont passés par les armes avant la fin de 1915.

« J'ai le cafard. Voilà six mois que ça dure, six mois, une demi-année qu'on traîne entre la vie et la mort, cette misérable existence qui n'a plus rien d'humain ; six mois sans espoir. Pourquoi tout ce massacre ? Est-ce la peine de faire attendre la mort si longtemps à tant de milliers de malheureux, après les avoir privés de vie pendant des mois. Nous devenons des brutes. Je le sens chez les autres, je le sens chez moi. Je deviens indifférent, sans goût, j'erre, je ne sais quoi faire ». Lettre d'Etienne Tanty

"La guerre contre la barbarie n'avait plus de sens à partir du moment où l'on avait compris que la guerre *était* la barbarie".

Mais face à ce monde de souffrance inouï, à l'absurdité des engagements, la presse redouble en cette année 1915 d'efforts de désinformation. Quelques lignes extraites de journaux et publiées à la demande de l'Etat Major en témoignent. Le bourrage de crâne est en marche !

« Les obus allemands ne sont pas si méchants qu'ils ont l'air d'être » Le Petit Parisien

"Pour moi, l'armée allemande est désormais inopérante." 6 février 1915

"A part cinq minutes par mois, le danger est très minime, même dans les situations critiques. Je ne sais comment je me passerai de cette vie quand la guerre sera finie. Les blessures ou la mort... c'est l'exception" Petit Parisien, 22 mai 1915

« (...) Mais au moins ceux-là [tués à la baïonnette] meurent de leur belle mort, dans de nobles combats (...) Avec l'arme blanche, nous retrouvons la poésie (...) des luttes épiques et chevaleresques » L'Écho de Paris, 10 juillet 1915.

Au final, en réponse à ce déferlement de désinformation, un journal satirique et libre, bravant la censure, voit le jour le 10 octobre 1915 : *Le Canard Enchaîné* et né.

Cette barbarie qui culmine est le résultat de la haine entre les peuples de l'impérialisme et du nationalisme ultime qui pousse à voir en l'autre un ennemi, en s'exonérant de ses propres responsabilités. Ainsi, qui se souvient que 100 ans avant cette année 1915 qui voyait une partie de la France envahie prenaient fin les guerres napoléoniennes lors de la bataille de Waterloo.

C'était alors la France du Premier Empire qui avait tenté de dominer et d'asservir l'Europe, soumettant tour à tour l'Espagne, les Pays-Bas d'alors, l'Italie, la Prusse l'Autriche, la Hongrie, la Pologne, jusqu'aux portes de Moscou, tentant l'aventure en Afrique.

Autant d'états qui furent tours à tours envahis et envahisseurs, agresseurs et agressés, autant de peuples menés à la guerre qui furent dans tous les cas les perdants absolus des conflits.

Si la Première Guerre est celle des innovations techniques dans l'art de tuer, de broyer, d'anéantir, industrialisé, massif, c'est aussi celle des premières exils forcés de population devant cette guerre immonde, des premières vagues de réfugiés qui ne sont que les filles de la désolation et de la mort.

Français et Belges des régions envahies par les Allemands pour commencer, qui ont été accueillis sur l'arrière du front, sous nos latitudes. Mais surtout Arméniens qui ont été jetés sur les routes de l'exil pour ce qui fut en 1915 justement le premier génocide. 1 600 000 d'entre eux, 77 % leur population disparut en trois ans, et plusieurs centaines de milliers furent condamnés à l'exil. Nous avons alors su accueillir à Marseille, à Valence, à Orange, à Vienne ou à Montélimar par exemple, ou encore au Pont d'Aubenas qui y a gagné son surnom de « Petite Arménie ».

Trop longtemps nous avons justement donné à un sens à cette barbarie, ou chercher à lui en donner un. Quel sens donner au sacrifice de nos aïeux envoyés à une mort certaine ?

Celui du naufrage de l'humanité qui s'est perdue dans un tel déferlement de violence inouïe, une humanité qui a perdu 19 millions des siens morts sur les champs de bataille et dans les décombres, une humanité amputée pour les 21 millions de blessés rendus à leurs foyers dont le plus grand nombre mutilés à vie.

Vous qui êtes tombés sur le bord d'une tranchée savez les horreurs de la guerre, comme vos veuves et vos orphelins, comme vos camarades revenus marqués à tout jamais dans leur chair et leur esprit, savent ce prix.

C'est près de 30 % de la jeunesse européenne qui n'aura alors pas atteint 30 ans ! Belle humanité !

Écoutons votre sacrifice nous dire en filigrane « Maudite soit la guerre ! ».